sens de « bleu » à proprement parler mais de contraste lumière/ombre explicité vers le « sombre ». Une des mentions de « vert » renvoie à *ʿšib* qui désigne « herbe-verte », dans la traduction du moins. Il est évident que la sélection des termes et des motifs figurant dans les index est le fait d'un choix qui incombe légitimement à l'auteur; mais peut-être serait-il bon de préciser les critères de choix, et la distribution des référents par rapport à l'ordre des signifiants ou des notions, dans la langue de traduction ou dans la langue du texte.

On a évoqué au début de ce compte rendu la complémentarité de ces deux ouvrages. Il faut néanmoins ajouter que s'il est très souhaitable que des travaux concernant la littérature arabe s'adressent à un public plus vaste que celui des seuls spécialistes, il ne serait pas sain que la vulgarisation et la traduction des documents précèdent la publication des documents eux-mêmes, surtout quand il s'agit de littérature *orale,* quelles que soient les contraintes et les servitudes que cela implique. Si satisfaire à ces exigences scientifiques n'est pas le plus sûr chemin vers la célébrité, c'est du moins la raison d'être du métier de chercheur.

Arlette Roth
(C.N.R.S., Paris)

ʿAbd Allāh al-Rakībī, *Qaḍāyā ʿarabiyya fī al-šiʿr al-ǧazāʾirī al-muʿāṣir*. Libye-Tunisie, al-Dār al-ʿarabiyya li-l-kitāb, 3e édition, 1397/1977. 24 × 16 cm., 173 p.

M. ʿAbd Allāh al-Rakībī enseigne la littérature arabe à l'Université d'Alger. Il donne ici le texte de conférences qu'il a prononcées devant les étudiants de « l'Institut des recherches et des études arabes ». Le but qu'il poursuit est clair. Il s'attache à montrer que depuis longtemps — et en tout cas depuis le début du siècle — les poètes algériens ont traité de toutes les « questions arabes ». Ce qui ne saurait étonner puisque « le peuple algérien est partie intégrante de la nation arabe », une partie de « la patrie arabe qui mène le combat du devenir » (p. 7). La démonstration est faite par la citation et le commentaire de fragments plus ou moins longs de la poésie algérienne contemporaine. Parmi les ouvrages de référence indiqués à la fin du livre figurent huit recueils de poésie et huit périodiques divers, mais jamais l'auteur n'y renvoie avec précision, seuls le nom du poète et le titre du poème sont indiqués. Dans un cas précis — celui du poète Muḥammad Abū al-Qāsim Ḫammār —, on nous dit être en présence de deux *dīwān*-s, l'un édité, l'autre manuscrit, sans que l'on sache quelle est leur importance respective et en quoi ils se différencient. D'ailleurs on ne peut s'empêcher de remarquer combien les renseignements précis concernant les poètes sont rares : aucune date, aucun fait. Le lecteur qui n'est pas au courant de la vie littéraire arabe en Algérie depuis 1930 n'en saura guère plus sur ses artisans, le livre refermé. Il aura seulement compris que les poètes algériens les plus importants se divisent en deux groupes : les anciens (Muḥammad al-ʿĪd, ʿAbd al-Karīm al-ʿAqqūn, Aḥmad Saḥnūn, Mufdā Zakariyā — qui a composé aussi pendant la guerre d'indépendance), et les modernes (Muḥammad Abū al-Qāsim Ḫammār et Ṣāliḥ Ḫarfī).

Ce manque de précision est sans doute regrettable mais il n'a rien d'étonnant. Il ne s'agit pas ici d'une initiation à la poésie algérienne. L'auteur a voulu s'en tenir strictement à son propos

BCAI 3 (1986) ʿA. al-Rakībī: Qaḍāyā ʿarabiyya fī al-šiʿr al-ǧazāʾirī al-muʿāṣir, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et montrer que la poésie algérienne mérite largement un brevet d'arabisme. Il suit un plan très simple :

I. — L'arabisme et l'unité arabe dans la poésie algérienne.
II. — La Palestine.
III. — Questions arabes et autres circonstances.
IV. — Caractéristiques techniques.

I. — La résistance à l'assimilation française s'est faite dans l'Algérie de l'époque coloniale par la défense de l'islam et de la langue arabe. L'association des ulémas d'Algérie, fondée en 1931, en procède et a voulu immédiatement établir des liens avec l'Orient arabe. L'administration française empêche *al-ʿUrwa al-wuṯqā,* la revue éditée par al-Afġānī et ʿAbduh à Paris, d'entrer sur le territoire algérien, mais ne peut s'opposer à la parution, dans la presse de langue arabe, de poèmes venus des capitales orientales ou du *mahǧar* américain, qui font l'éloge de l'arabisme et de l'islam. Des écrivains algériens comme le cheikh al-Bašīr al-Ibrāhīmī et al-Hādī al-Sanūsī insistent sur l'importance que revêt pour leur pays l'exemple oriental. Mais, dans le même temps, d'autres regrettent que l'Orient ignore l'Algérie (plainte d'un des ulémas, le cheikh Farḥāt Ibn al-Darrāǧī dans *al-Baṣā'ir,* 1937). Les poètes algériens protestent de leur arabisme, rappellent les noms de leurs ancêtres : ʿAbd Manāf, Banū Kaʿb, ... ʿĀd, Šaddād. « L'arabisme est notre mère suprême », s'écrie Muḥammad ʿĪd ... « de l'Océan au Golfe ». Au fur et à mesure que le temps passe, la conviction des poètes se fait plus forte, surtout dans les années 50 où, avant et après novembre 54, l'Algérie est consciente que, d'une contrée à l'autre, la révolution arabe est en marche. Il ne saurait être question, remarque l'auteur, d'envisager l'existence d'un Maghreb uni ou africain qui serait séparé de la nation arabe. Si Aḥmad Saḥnūn a composé un poème intitulé « Le Maghreb arabe » c'est pour appeler à une « union » face aux colonialistes; s'il n'a pas vu, au-delà, « l'unité arabe », c'est que, de son temps, ces idées n'étaient guère en vogue (p. 36-37).

II. — C'est de loin, avec une soixantaine de pages, le chapitre le plus long. Il en ressort d'abord que les Algériens ont pris conscience très tôt des dangers du sionisme. Dès 1914, le journaliste algérien ʿUmar Rāsim écrit dans *al-Manār* du Caire puis dans sa propre revue *Ḏū-l-fiqār,* un article où il montre que les juifs sont à l'origine de la dissolution des mœurs en Algérie. Et pas seulement depuis la colonisation française. Ne parle-t-on pas du rôle pernicieux joué par le juif Būšnāq auprès du Dey d'Alger Muṣṭafā Pacha Bādin qui devait aboutir à une révolte de la population et à la mort de l'éminence grise en 1805? Enfin leur acceptation de la nationalité française que leur proposait le décret Crémieux (1870) achève de les discréditer aux yeux des nationalistes algériens, qui seront tout à fait sur leurs gardes lorsque le sionisme se constitue (Théodore Herzl et le Congrès de Bâle 1897, déclaration de lord Balfour 1918). Les ulémas demandent aux Algériens d'aider leurs frères de Palestine comme ils ont aidé précédemment les Libyens que les Italiens assaillaient. Bien avant que la possibilité d'une partition de la Palestine soit évoquée, les revues de langue arabe — et notamment *al-Baṣā'ir* — s'en prennent au gouvernement anglais qu'elles accusent de favoriser les juifs. Et les poètes apportent leur contribution à cette campagne. M. R. choisit de présenter leurs réactions dans l'ordre chronologique

BCAI 3 (1986) 'A. al-Rakībī: Qaḍāyā 'arabiyya fī al-šiʿr al-ǧazā'irī al-muʿāṣir, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

en trois périodes : avant la catastrophe (*al-nakba*) — c'est-à-dire la création de l'Etat d'Israël en 1948; entre cette date et la guerre de six jours — la défaite (*al-naksa*), 1967; depuis cette date. L'auteur montre que les poètes « anciens » distinguent mal l'arabisme de l'islamisme dans leur dialectique alors que l'argumentation unitaire arabe l'emporte chez les « nouveaux ». Il insiste aussi sur ce qu'il estime être une caractéristique tout à l'honneur des poètes algériens : le désarroi ne les a guère affectés, aux heures les plus dures qui ont suivi la *nakba* puis la *naksa,* et ils ont appelé leurs frères à reprendre la Palestine. La détresse des réfugiés leur inspire de la compassion mais ils imaginent que chez ces déracinés se trouve la graine de la victoire à venir (cf. *al-Mawtūra,* « la vengeresse », de Ḫammār). Le poète doit utiliser son art comme une arme et certains sujets lui sont interdits, par exemple les histoires d'amour. Pour montrer à quel point ces idées font l'unanimité dans son pays l'auteur cite la traduction de vers de Malek Haddad — qui s'exprime en français —, un poème d'une Algérienne (Mabrūka Bū Sāḥa) et des citations de deux poèmes en dialectal (*malḥūn*) de Muḥammad Bū Karmūs et al-Ṭāhir Raḥḥāb.

III. — Sous ce titre très général se trouvent évoqués des sujets différents. D'abord les poètes algériens ont suivi de très près l'actualité des pays arabes : l'Egypte (bataille du Canal, révolution de 1952, agression tripartite de 1956), la Tunisie (Sakiet Sidi Youssef, 1958; Bizerte, 1961), toutes les indépendances (Libye, Soudan, Maroc, Tunisie). Parmi les « circonstances » qui ont inspiré les poètes algériens figurent évidemment les morts de personnalités connues (Šawqī, Ḥāfiẓ pour l'Egypte, le roi d'Irak Ġāzī Ier, le poète tunisien Šāḏilī Ḫāznadār, l'écrivain syrien Šakīb Arslān, le Bey de Tunis Munṣif et le roi du Maroc Muḥammad V). Mais d'autre part les Algériens se sentent hommes en même temps qu'ils se savent arabes. L'Afrique noire, l'Ethiopie, le Vietnam sont autant de théâtres où le colonialisme exerce ses ravages. La bombe atomique enfin (l'américaine à Hiroshima et la française au Sahara en 1960) annonce de nouveaux dangers pour l'humanité.

IV. — Ce chapitre est le plus court (21 p.). On peut supposer que M. R. a hésité avant d'ajouter à son étude ces quelques pages où il examine sous un angle technique — ou artistique — cette poésie engagée. D'abord parce que ce n'est pas son sujet. Et aussi parce que, chemin faisant, il a été amené à montrer la différence qui peut exister entre la relative sérénité d'un Muḥammad al-ʿĪd et le lyrisme d'un Mufdā Zakariyā. Il a eu aussi le loisir, dans les chapitres précédents, de nous faire toucher du doigt les particularités prosodiques de tel poème cité. Cependant il a finalement jugé bon de terminer son livre par quelques indications formelles. Elles se réduisent à peu de chose d'ailleurs : la constatation que les « anciens » n'avaient aucune idée de ce qu'est l'unité thématique d'un poème et que les « modernes », s'ils ont fait des progrès à cet égard, n'en demeurent pas moins assez timides dans leurs innovations techniques. Ici encore le procédé est le même que dans le reste de l'ouvrage : larges extraits de poèmes et commentaire. On découvre ainsi que Muḥammad al-ʿĪd et même Mufdā Zakariyā sont très traditionnels. Mais même Ṣāliḥ Ḫarfī qui est plus jeune et qui, nous dit-on, a fréquenté des milieux littéraires divers, notamment lorsqu'il se trouvait en Egypte, même lui ne montre guère de nouveauté dans son art. La palme de la nouveauté revient à Muḥammad Abū al-Qāsim Ḫammār pour un poème intitulé « Le poète courtier ». On y remarque des éléments qui peuvent en effet paraître comme susceptibles de rompre une certaine monotonie du rythme poétique : le mètre (*raǧaz*) est à peu

BCAI 3 (1986) 'A. al-Rakībī: Qaḍāyā 'arabiyya fī al-ši'r al-ǧazā'irī al-mu'āṣir, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

près régulier mais le nombre de pieds (*taf'īla*) est variable; les vers sont disposés en strophes dont les rimes sont variées; et, surtout, la forme du récit (*qaṣaṣ*) assure une certaine vivacité de l'expression.

Charles VIAL
(Université de Provence)

Arabic literature in North Africa : critical essays and annotated bibliography. Cambridge, Dar Mahjar, 1982. 26 × 16 cm., 218 p.

Ce livre vaut moins par la qualité des textes qui le composent que par son existence même. En effet, la littérature maghrébine de langue arabe est peu connue du public occidental, même orientaliste. C'est nettement celle d'expression française qui a sa faveur. Et si on peut citer l'un ou l'autre ouvrage en allemand, espagnol ou français, en revanche les études en anglais sont à peu près inexistantes, mises à part des thèses inédites et récentes. C'est la raison principale pour laquelle je recense le présent ouvrage.

Il constitue le deuxième tome d'Annales qui paraissent sous le titre général de *Mundus Arabicus*. Les articles en anglais comprennent 64 pages et ceux en arabe 44 pages. En revanche la bibliographie en anglais est de 20 pages et celle en arabe de 88 pages. Mais il est significatif de constater que sur les huit auteurs des contributions, sept sont arabophones et un seul anglophone. Cette remarque renforce l'argumentation du paragraphe précédent.

Deux articles ont un rapport indirect avec la littérature proprement dite. 'Ammār Ǧam'ī Ṭālibī tente de cerner la conception de la culture islamique et occidentale chez Malek Bennabi. Le Nord-Africain est pris entre l'intérêt pour la structure de l'objet chez les Aryens et l'idée de vérité et de bien chez les Sémites. Une comparaison de contes significatifs fait apparaître une différence entre l'esthétique et la morale, d'où la nécessité d'une synthèse entre les deux (p. 209-217). Muḥammad Ṣāliḥ al-Ǧābrī décrit l'activité des étudiants algériens en Tunisie de 1900 à 1962. En majorité inscrits à la Zitouna, ceux-ci participent à des projets de lutte sociale et nationale dans le cadre d'associations, de périodiques et de congrès (p. 176-208). A travers les simplifications, parfois anachroniques, de Malek Bennabi, on perçoit la problématique fondamentale de la littérature maghrébine. Les engagements des étudiants algériens posent le cadre socio-humain de cette même littérature.

Trois études monographiques présentent respectivement Abū l-Qāsim al-Šābbī (Tunisien), 'Abd al-Karīm Ġallāb et Ḫanāṭa Bannūna (Marocains). Concernant le premier, Monah Khoury définit son romantisme par rapport au courant néo-classique majoritaire et par rapport aux essais modernistes des écoles du Maḥǧar et du Dīwān. En tant que théoricien, Šābbī souligne l'importance de l'imagination qui permet de canaliser l'inspiration pseudo-prophétique pour traduire une nouvelle attitude envers la nature et envers la femme. En tant que praticien, il fait passer dans sa poésie aussi bien le subjectivisme que le transcendantalisme (p. 3-17). On remarquera que l'auteur ne cite aucune référence postérieure à 1975.

S'agissant de Ġallāb, Salih Jawad Altoma analyse sa production entre l'engagement journalistique et l'art du conteur. Il faut dire que Ġallāb est un polygraphe abondant (26 ouvrages

BCAI 3 (1986) 'A. al-Rakībī: Qaḍāyā 'arabiyya fī al-ši'r al-ǧazā'irī al-mu'āṣir, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net